

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris,	9 »
Départ.,	9 50
Etranger,	10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.**AU BUREAU,**Boulev. des Italiens,
n° 2,ET CHEZ LES DIRECTEURS
DE POSTES.Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

La toilette que nous offrons aujourd'hui veut une mention toute particulière, tant par son originalité que par l'importance de la bien disposer. Ainsi nous devons observer que cette coiffure à *la Chantal*, si étrangement élégante, ne peut paraître dans tout son avantage que sur la tête d'une grande et belle femme. Les petites tournures délicates se trouveraient écrasées sous ce luxe de pierreries, de plumes et de barbes en dentelle d'or. Cependant, nous devons convenir que M^{me} Dasse * a réussi admirablement à reproduire ce bonnet, dont l'intéressante origine se lira dans une nouvelle insérée dans notre prochain numéro. La nécessité de reproduire ce bonnet avec clarté a fait un peu exagérer dans la gravure la grandeur des plumes; on comprend que, n'employant pour cet ornement que des têtes de marabouts, ils s'éloignent beaucoup moins du visage, et produisent un effet plus heureux; le fond du bonnet en velours est couvert

d'une broderie de pierreries; et les barbes de dentelle d'or qui flottent de chaque côté attestent que la femme pour laquelle il a été exécuté est placée aux sommités de l'élégance, de la fortune et du rang; toutefois l'imitation peut en être facile et gracieuse, et nous savons que, dans les mêmes magasins, plusieurs bonnets à *la Chantal* viennent d'être faits à fonds unis ornés d'un simple rang de perles, de fleurs sur les côtés, et de barbes en tulle uni.

— En général, les coiffures sont toutes très-basses; les cheveux, aussi bien que les fleurs et les bijoux, se placent si bas sur les joues, qu'ils retombent sur le cou; pour cela, beaucoup de bouquets en fleurs ou en diamans sont en forme de gerbes; on place ainsi des nœuds de ruban dont les bouts voltigent sur le cou; des fleurs parfaites pour ce genre de coiffure sont: le lierre, l'aubépine, le chèvrefeuille, les roses trémières. MM. Cartier, Chagot, Ponthieu et Bâton nous offrent cette nouvelle disposition exécutée avec une grâce et une perfection qui ne donnent vraiment que la peine de placer le bouquet sur les cheveux pour être parfaitement coiffée.

* Rue Richelieu, 38.

— La tunique, ce charmant costume qui a quelque chose de la grâce française unie au luxe de l'Orient, semble s'adopter de plus en plus dans nos salons : nous la voyons en gaze ou crêpe en tulle, entourée d'ornemens qui s'assortissent à celui qui borde la robe de dessous ; ainsi rien de plus élégant qu'une tunique en tulle, entourée d'un chef d'argent descendant à mi-jambe, et placé sur une robe de dessous en tulle ; les petites manches plates sont bordées au bas d'une petite ruche, et le corsage drapé s'attache sur les épaules par des nœuds de pierreries ou de rubans ou une agrafe en camée.

— On fait aussi des tuniques qui ont le corsage à la grecque, formant *godets* sur le devant de la poitrine et laissant apercevoir le corsage de dessous, qui est tendu, et entouré d'une broderie ou autres ornemens ; nous en citerons une en crêpe blanc dont les deux pointes au bas du jupon étaient retournées comme un coin de mouchoir et retenues sur la robe par un bouquet de roses trémières ; sur les épaules, des roses retenaient aussi les draperies du corsage, et une longue ceinture de satin blanc venait seule interrompre cet ensemble de crêpes et de fleurs d'une fraîcheur admirable.

— Le tulle est employé avec grand succès pour les robes de bal ; les étoffes riches et lourdes sont réservées aux femmes qui ne dansent plus ou ne dansent pas (ce qui est plus poli à dire). Le satin cependant apparaît souvent aux contre-danses de la cour ; mais il est si beau, si éclatant, si rafraîchi par les fleurs qui l'ornent en tous sens, qu'il peut ainsi, à juste titre, revendiquer ses droits comme robe de bal.

— Les éventails sont un luxe obligé aujourd'hui, il n'est point de toilette possible sans cet accessoire : ils sont toujours grands, montés en écaille, en or, en ivoire, et ornés d'or et de cisèlures ; les peintures sont toujours copiées sur les vieux genres : aussi est-ce là seulement que l'on

peut apercevoir aujourd'hui des Amours et des moutons.

— Aux coques de rubans qui garnissent le haut des robes, on a substitué des ruches en blondes ou en feuilles de satin découpées, ou des chicorées en gros de Naples ; tout cela est d'une fraîcheur charmante à l'arrivée au bal.

— Quelques femmes un peu plus coquettes que d'autres placent en-dessous de leurs manches courtes, au-dessus des coudes, un bracelet en velours noir attaché par un fermoir de diamans ou de camée ; quelquefois ce velour est noué et les bouts flottent en dehors du bras.

— L'influence de la cour agit sur les usages, les coutumes, les mœurs de la ville ; aussi est-ce un bienfait pour l'industrie que le goût du luxe et de l'élégance, placés aux sommités des nations : tout s'en ressent, fortune et plaisir. Sur ce point, nous devons nous féliciter du bienveillant appui de la reine, dont la mise, toujours riche et de bon goût, commande à tout ce qui l'environne une recherche de toilette qui flatte et favorise à la fois l'orgueil et l'intérêt national. Mais, si les objets de luxe et d'élégance ont mérité souvent l'attention de la reine, les objets les plus utiles ont aussi droit à son approbation, et nous en avons une nouvelle preuve cette année par l'intérêt avec lequel Sa Majesté a adopté les corsets Josselin, après en avoir reconnu le mérite si supérieur dans sa perfection, et si utile et commode dans son usage. Ce nouveau succès consolide de la manière la plus flatteuse le succès des corsets Josselin, dont plusieurs demandes avaient été faites récemment par les cours de Russie et d'Autriche. De si hauts patronages ne peuvent manquer de donner l'impulsion la plus heureuse à cette nouvelle perfection, qui sera bientôt adoptée dans toutes les sociétés. Quelle femme ne voudrait faire maintenant usage de ces corsets qui se lacent et se délaçant spontanément par la pression d'un simple ressort, qui place et

enlève le corset en moins d'une seconde, et sans l'aide de personne? Dans l'origine de cette invention, on a beaucoup redouté ce que l'on croyait devoir appeler l'attirail d'une *machine*. Mais dès que l'on a eu la conviction que cette *machine* n'était que la plus simple mécanique, susceptible de se transporter et même de se raccommo-der partout en cas d'accident, on s'est rendu à l'évidence, et chaque jour ces précieux corsets acquièrent une nouvelle étendue. M. Josselin* a d'ailleurs fixé leur succès par l'engagement d'entretenir à sa charge les corsets qu'il fournit, et par la condition de les donner à l'essai pendant huit ou quinze jours, avec liberté de les rendre sans aucun frais, si l'usage n'en convenait pas. Un tel pacte prononce mieux qu'aucun des éloges que nous pourrions ajouter sur la bonté d'une industrie qui repose sur les garanties de l'inventeur.

Lovely Dream.

Le sommeil le plus redoutable n'est pas celui qui vous saisit sous les arbres vénereux du mont Atlas, mais celui qui surprend l'amant à l'heure du rendez-vous.

Une Femme.

« L'Opéra! ses magiques enchantemens, ses voluptueuses fictions, son harmonie qui porte des douces langueurs de l'ame aux plus brûlantes exaltations des sens, et puis à vos côtés une femme qui vous plaît, que vous aimez, dont le regard se lève doux pour saisir votre pensée émue, une femme, dont la ceinture vient parfois flotter sur vos genoux, et qui jette jusqu'à vos lèvres des nuées de sa fraîche haleine..... Dites! n'est-ce pas là une des délices que les anges ont envoyées aux hommes pour leur donner un avant-goût du ciel?

» Et puis, lorsque vous quittez cet asile aux artistiques jouissances, aux tentures

de pourpre, aux lueurs capricieuses, pour suivre au milieu d'une belle nuit cette femme que vous aimez; traverser avec elle toute une campagne fleurie, des bois sombres, des chemins bordés d'eau, des buissons odorans, et sentir les cheveux de cette femme glisser sur votre front, voir ses joues s'alanguir toutes pâles sous les reflets de la lune, et son corps assoupli s'incliner vers vous dans un mol abandon, dites, alors, n'est-ce pas le ciel même descendu sur la terre?... »

Mais, tandis que mon jeune ami s'exprimait ainsi avec toute l'effervescence d'une passion de vingt ans, je distinguai au fond de son regard une expression de tristesse qui contrastait avec l'ardeur de ses discours, et me fit présumer que la fin de son aventure devait révéler quelque pénible souvenance.

« Ensuite? dis-je.

— Ensuite, nous arrivâmes au château: château à découpures gothiques, à tourelles effilées, apparaissant derrière de grands rideaux de peupliers, de longues nappes d'eau, et offrant un aspect de féodalité et de pieux souvenirs qui allaient parfaitement aux dispositions de mon esprit; car j'étais auprès d'une belle châtelaine, qui, tout le soir, m'avait appelé son jeune page, son gentil damoisel; m'avait fait en riant jurer sur ses couleurs que mal ni offenses ne lui arriveraient tant qu'elle serait sous ma sauve-garde, et, tout en plaisantant ainsi, m'avait permis de l'accompagner en son castel. Ah! que de bizarres rêveries passaient par mon cerveau en approchant de ces murs sur lesquels se traçait pour moi tout une intrigue du moyen-âge! Je voyais des meurtrières, des donjons, des murailles couronnées d'hommes bardés de fer; au loin, la lumière indiquant le lieu où reposait une dame de haute lignée, et le voile d'amoureux augure, flottant à sa fenêtre: puis les ponts-levis s'abaissaient devant moi; la suivante, aux pas furtifs, venait me guider

* Rue de la Paix, 13, au 1^{er}, et rue du Ponceau, 2.

de galerie en galerie, pour m'abandonner enfin devant une portière d'or et de soie que soulevait bientôt une noble et blanche petite main, signal heureux de ma félicité. Et tout ce délicieux roman, je le possédais, mon Dieu ! il était à mes côtés ; il s'avancait page à page : lorsque nous fûmes entrés au château, lorsque j'eus accompagné, jusqu'à son appartement, ma séduisante compagne, et me fus assis sur la petite escabelle qui était à ses pieds, je me trouvai si transporté, si troublé, que je ne cherchai même plus à comprendre mon bonheur : il était trop beau pour oser l'expliquer.

» Mais ma généreuse souveraine parut prendre pitié de mon extase d'enfant, et, passant ses douces mains sur mon front, elle me plaisanta tendrement sur mon aventure chevaleresque, sourit de l'étrangereté d'une circonstance qui me la faisait rencontrer seule dans un château isolé, elle que tout l'hiver j'avais vue dans le monde entourée des cercles les plus brillants, les plus adulateurs, et n'opposant à cet entourage de séductions qu'une froide et banale coquetterie. En parlant ainsi, ses yeux bleus se baissaient sur les miens, ses beaux cheveux se déroulaient en descendant insensiblement autour de moi, comme pour nous unir dans une même ceinture, et ses voluptueuses lèvres se coloraient de telles suavités, qu'il me semblait les sentir refléter sur ma bouche. Puis elle me parla de mon enfance, de mon éducation, des développemens de mon imagination, des surprises de mon cœur : elle me fit lui raconter comment je n'avais connu la vie, l'amour, le bonheur, qu'au jour où je la vis ; elle se plut dans les détails de ma naïve passion, des milliers de pas que je faisais pour la suivre au loin dans ses promenades, des heures que je passais devant son hôtel pour l'apercevoir entrer chez elle, les nuits que je n'avais pu la rencontrer aux fêtes ni aux théâtres. Puis il fallut lui dire toutes les

fantasques créations par lesquelles mes pincesaux la retraçaient sous chacune des formes où elle m'était apparue : les poésies que je lui adressais dans le mystère des nuits, les palpitations que je renfermais dans mon cœur, lorsque, tremblant à ses côtés, j'obtenais un mot de bonté, un regard d'intérêt.... Je lui racontai tout ! et elle m'écoutait tendre et compatissante, plus belle de sensibilité que je ne l'avais vue sous ses parures de diamans et de fleurs. Ange d'indulgence et d'amour, elle me laissait poser ma tête sur ses genoux, et souriait en me voyant détacher le dernier gant qui restait à sa main. »

Ici mon jeune narrateur dut s'arrêter, ses yeux se troublèrent, et un soupir amer s'échappa à travers la pensée qui l'agitait ; enfin il reprit :

« Hélas ! ce gant était bien le plus joli de tous les gants ! rosé, parfumé, il conservait la coquette empreinte des doigts gracieux qu'il avait renfermés, et le petit bouton d'émeraude qui servait à le fixer au poignet indiquait les plus suaves et les plus délicates proportions ! Aussi avec quelle ivresse je le portais à mes lèvres, sur mes yeux, sur mes joues ! ma passion lui prêtait une âme, une vie ; il me semblait que je recevais une caresse d'elle, que je sentais ses doigts parcourir mon visage.... Je frémissais sous cette voluptueuse illusion, et lorsque je lui rendis ce gant....

— Comment ! vous eûtes le courage de lui rendre ce gant ? m'écriai-je.

— Oh ! ce n'est rien encore que cela, répondit mon pauvre ami en baissant la tête : je lui rendis ce gant lorsque, entendant sonner deux heures de la nuit, elle me fit comprendre qu'il était temps de nous séparer ; car ses gens, inhabitués à de si longues veilles, s'étaient déjà retirés. Je lui demandai un quart d'heure de grâce, elle le refusa : cinq minutes ? elle refusa encore. Alors je couvris son gant de baisers, et le lui remis les larmes aux yeux. Elle le prit

avec une charmante expression d'attendrissement, le porta à sa bouche, et me dit en souriant : « Enfant, je vous le rendrai. » Je compris qu'elle attribuait tous mes regrets à cette seule privation, et je m'éloignai plus triste, plus oppressé encore. J'ouvris la porte de sa chambre : je m'arrêtai pour la regarder une dernière fois ; elle parut touchée, et, avec une expression indicible de sensibilité et de gaieté : *Lovely dream*, me dit-elle. Je fus troublé par tout mon être, et je la quittai, emportant ces deux mots dans mon âme.... »

Ici mon jeune ami fit trois tours de salon, et parut disposé à me quitter. « Non pas lui, dis-je. je suis maintenant dans votre chambre, je veux savoir ce qui s'y est passé. »

Il cacha sa tête dans ses mains et continua :

« *Lovely dream!* répétais-je lorsque je me trouvais seul. Oh ! songes d'amours ! vaudrez-vous jamais les souvenirs qui remplissent mon cœur ? quels rêves de bonheur pourraient me rendre l'ivresse, l'enchantement dont sa pensée a rempli tous mes sens ? loin de moi le sommeil qui enlèverait à ma vie son plus heureux quart d'heure. Dieu ! dormir quand on a de l'amour plein le cœur ! une femme aimée à quelques pas de soi ! n'est-ce pas chercher la mort au milieu des trésors de l'existence ? n'est-ce pas condamner l'avare à se suicider sur les bords du Pactole, ou bien arracher à l'enfant affamé sa mère qui lui présente son sein jeune et frais ? Oh ! non, non ; je ne dormirai pas ! pour elle les *lovely dream*. Moi, je poserai ma tête sur l'oreiller, j'étendrai mes membres accablés, mais ce sera pour mieux livrer ma pensée à ses voluptueuses fictions ; ce sera pour chercher à comprendre ce que serait auprès d'elle un repos d'amour, ce que seraient pour elle des nuits d'adorations, des veilles de célestes desirs ! Et, tout en me plongeant dans ces douces réflexions, j'entrevois à ma fenêtre ouverte les rideaux de mousseline

qui voltigeaient sans cesse devant moi comme de légers nuages. La brise du matin s'infiltrait dans leurs transparentes ondulations, et je la sentais passer et repasser sur mon front comme des soupirs de femme. Le parfum des bois semblait même glisser jusqu'à mon lit pour alanguir mes sens. Insensiblement, mes pensées prirent une tendance plus douce : ma respiration devint calme ; mes paupières s'appesantirent ; mes souvenirs d'amour m'environnèrent comme une nuée caressante tombée de quelque région vaporeuse pour me séparer de la terre. Je sentis ma tête se perdre dans un vague d'inexplicable bien-être. Une délicieuse torpeur s'empara de mes sens, et je m'endormis...

» Hélas ! oui, je m'endormis ! je m'endormis d'un sommeil pur et profond, tel que l'éprouve tout être qui porte légèrement la vie, ferme les yeux, insouciant du jour qui s'efface, et ne sent ni tristesse ni désir du lendemain qui l'attend.

» Ce que je rêvai, ne me le demandez point ; une crise affreuse m'en a ôté le souvenir ; mais ce dut être à elle, ce durent être même des songes de bien grand bonheur, car je me souviens de l'émotion avec laquelle je luttais contre le réveil que je sentais prêt à m'enlever à mes douces ivresses. J'étais si heureux ! si reconnaissant ! si amoureux ! je m'imaginai l'entendre, la voir, sentir le parfum de son joli visage s'exhaler auprès de ma bouche, et, dans ma délirante illusion, j'étendis la main pour chercher ses cheveux ou son front. A cet instant, un contact d'indéfinissable volupté me fit frissonner et rougir. J'ouvris les yeux et aperçus contre mon visage, placé gracieusement sur mon oreiller, le joli gant et ce bouton d'émeraude qu'elle pressait sur ses lèvres à l'instant où elle me disait *lovely dream!*

» Ah ! ce fut un horrible trait de lumière ! *Je vous le rendrai*, avait-elle dit ; et moi, je n'avais pas compris ! et moi, profane et misérable amant, je dormais ! je dormais,

dans l'unique moment de ma vie où le sommeil devait devenir pour moi un désespoir, un crime, un remords...

— Et bien pis que tout cela, dis-je en l'interrompant malgré moi, il devenait une *gaucherie*.

— Oui, une gaucherie impardonnable, une gaucherie que vint me faire sentir la plus cruelle, la plus astucieuse vengeance de femme; car, pour compléter cette piquante leçon, je trouvai le château vide... Pénétré du ridicule de ma position, et la honte dans le cœur, je partis sans la revoir, sans savoir comment expier ma faute.

— Turenne et Napoléon pouvaient regagner une bataille perdue, interrompis-je; mais une faute en amour ne se répare jamais. »

M^{me} Socialy Elbiéy.

(Extrait du *Panorama de Londres*.)

Revue Littéraire.

Si jamais sympathie a été légitime, c'est celle que nous éprouvons pour le dernier ouvrage de M. Émile Souvestre, pour *Riche et Pauvre*; quelques mots d'abord sur l'auteur.

M. E. Souvestre est un de ces hommes consciencieux qui n'ont pas brusquement sauté de leur berceau dans le gouffre aimanté de la capitale, de ces hommes dont le cœur bat encore aux vieilles traditions de la province, aux contes du manoir traduits dans la langue naïve des veillées. Il est de cette sauvage Armorique, de cette terre dont l'océan borde et bat les côtes granitiques, de ce sol qui a vu naître les Châteaubriand, les La Mennais : sans avoir la prétention d'atteindre à la hauteur de ces aigles, M. Souvestre a bien su se faire sa part, il a pris le rôle d'historien des anciennes mœurs demi-effacées de son pays.

En même temps qu'il jetait ces peintures

dans la *Revue des Deux-Mondes*, il publiait des romans modernes; de ce genre est *Riche et Pauvre* que nous analysons.

M^{me} Boissard, veuve et riche, a, pour reconnaître un important service, fait élever, avec son fils Arthur, un pauvre orphelin, Antoine Leroy, fils d'un armurier de Rennes; dès le collège, la destinée de ces deux jeunes gens se sépare et se trace en deux lignes bien différentes: les succès d'Arthur sont relevés encore par sa charmante figure, ceux d'Antoine ne le mettent en faveur auprès de personne, car il est mal tourné, pas beau et sent son origine populaire.

Tous deux deviennent avocats: à Arthur les causes productives, à Antoine les causes honorables.

Antoine a rencontré, sur sa route pénible, une jeune fille douce et charmante, Louise; mais Louise a peur de cet amour qu'elle ne comprend pas, et dont l'étendue lui semble incommensurable, de cet amour violent et exalté, exigeant parce qu'il est vrai.

Le hasard veut que la pauvre marraine qui soutient Louise se trouve dans la misère; un titre de rente lui appartient; mais, pour toucher, il faudrait plaider contre M^{me} Boissard. Partagé entre son amour et la reconnaissance, Antoine hasarde une démarche chez son ancienne protectrice; on le menace, on l'injurie, on le jette à la porte; mais bientôt on se repent d'avoir poussé les choses aussi loin, une visite est faite à la marraine de Louise par le bel Arthur; l'irrésistible ascendant du jeune homme, riche, élégant, heureux, se manifeste encore là, il ne tarde pas à être aimé... Et, lorsque Antoine accourt apporter chez ses pauvres amies quelque argent acquis péniblement, il a le désespoir de trouver que Louise avait déjà de l'or.

Quelle dure leçon! et comme elle est vraie! comme elle révèle bien la facilité du riche à mener la vie, et les immenses efforts que doit faire le pauvre, non pour y jouir, mais pour s'y maintenir!...

Tous les jours quelque femme de talent sort de la foule des hommes eux-mêmes. C'est depuis quelque temps M^{me} Reybaud que l'on cite. A son début, signalé par deux livres remarquables : le *Renégat* et *Pierre*, M^{me} Reybaud avait pris le pseudonyme masculin de H. Arnaud; mais que le succès rend l'amour-propre impatient de revendiquer les noms véritables ! Présentons donc respectueusement la main à la femme spirituelle du grave rédacteur en chef du *Constitutionnel*. Elle en est déjà à son troisième livre; c'est le *Château de Saint-Germain*.

La scène se passe vers la fin du règne de Richelieu. Le malheureux Henri de Montmorency, immolé aux vengeances du cardinal, a laissé un de ses partisans les plus dévoués, le baron de Cuvet, qui vit, grave et retiré, dans son castel de Provence; celui-ci a gardé un écrit prouvant la trahison, l'abandon du duc d'Orléans. Ce papier, le cardinal voudrait le posséder comme une arme contre le frère du roi. L'émissaire qu'il envoie est un bel Italien, nommé Giulio de Mazara, qui échoue dans son projet de saisir cette pièce, mais trouve moyen de séduire une orpheline des environs, l'intéressante Laure de Tovès. Le malheur passe sur ce commerce illicite; c'est au point que Laure est un moment tentée de se jeter avec son enfant dans le torrent de Vaucluse. Peu d'années après, elle avait été installée dans le château de Saint-Germain par son séducteur lui-même. Mais en vain le pressait-elle de conclure leur union... vœu inutile, une confidence lui apprit son malheur, le beau Giulio n'était autre que le cardinal Mazarin. Laure se retira aux Carmélites.

Une Pêcheresse, par M. Houssaye, est l'histoire du poète Théophile de Vian, si célèbre au temps de Louis XIII, d'abord heureux et recherché, puis persécuté et poursuivi. Ce roman, conçu dans un but utile et au point de vue de la morale, ne laisse pas cependant deviner assez la pu-

reté des intentions de l'auteur. C'est là son plus grand défaut; car le style en est solide et brillant.

ALFRED DESSESSARTS.

Album.

Le père Enfantin, revenant d'Égypte, est depuis quelque temps arrivé à Marseille, où il a débarqué. On annonce qu'il vient de partir de cette ville pour Paris, où il espère retrouver quelques-uns de ses anciens adeptes.

— En annonçant que la dernière descente du ballon de M. Green s'était faite sans accident, on était mal informé. Il est bien vrai que rien de fâcheux n'est arrivé pour les voyageurs, mais il n'en a pas été de même du malheureux Parrain, manouvrier de la commune de Charny, entre Meaux et Claie (Seine-et-Marne), lieu où le ballon est tombé. Au moment où tous les habitans fuyaient effrayés par la vue de l'aérostat, et tandis que M. Green, cherchant vainement à jeter l'ancre, appelait au secours, Parrain n'hésita pas à se précipiter et à saisir la corde. Son empressement lui fut fatal. Enlevé à plus de 15 pieds de terre par une secousse du ballon, il retomba violemment et s'enfonça deux côtes.

— Il manquait à la France une belle édition de *Walter Scott*, celles publiées jusqu'ici laissant beaucoup à désirer, soit pour la traduction, soit même pour l'exécution typographique et le papier; et cependant quel est celui de nous qui n'a pas lu les délicieux romans de cet auteur, si l'on peut appeler romans des épisodes de l'*Histoire de France*, d'*Angleterre* et d'*Écosse*, embellis des charmes de la poésie? La traduction nouvelle que nous recommandons à nos lecteurs va remplir cette lacune; MM. Pouyat, avantageusement connus par les belles éditions qu'ils publient, viennent de faire paraître les premières livraisons du *Walter Scott*, en 22 à 24 volumes in-8°, sur grand cavalier vélin; la traduction, confiée à un homme de lettres distingué, ne laisse

rien à désirer pour les textes, et plus de *cent gravures nouvelles* sur acier, d'après les dessins des Johannot, des Ruffet, des David, etc., etc., orneront cette nouvelle édition, indépendamment des jolies gravures sur bois tirées hors des textes, comme pour *Paul et Virginie* et les *Ducs de Bourgogne*, afin de donner à cette publication nouvelle tout l'attrait d'une belle illustration; et cependant son prix ne sera guère plus cher que les éditions les plus communes. L'ouvrage complet aura 22 à 24 volumes sur grand cavalier vélin, et ne coûtera que 130 à 140 fr., ou 1 fr. la livraison de quatre feuilles et d'une gravure, car chaque livraison doit avoir une gravure. Nous avons un *Walter Scott* pour les comptoirs et les cabinets de lecture, nous en aurons un enfin pour le *cabinet du littérateur*, pour celui de l'*artiste* et pour la *bibliothèque de l'homme de goût*. Pour augmenter encore l'attrait de cette belle publication, dont l'impression et le papier doivent contenter les goûts les plus difficiles, les 1,000 premiers souscripteurs recevront les gravures avant la lettre et sur papier de Chine. — On souscrit à Paris, au bureau des éditeurs, rue des Petits-Augustins, 5, et chez tous les libraires de France et de l'étranger.

— MM. Pourrat frères ayant aussi complété leur belle Collection de plus de 200 planches d'histoire naturelle, contenant au moins 800 sujets d'animaux, destinées aux *OEuvres complètes de Buffon*, ont sous presse et vont faire paraître, sous peu de jours, un *Buffon* sur grand format, à deux colonnes, sur Jésus, pour faire suite aux *Classiques* à deux colonnes. Cette édition complète n'aura que cinq volumes, et contiendra la classification comparée de Cuvier, Lesson, etc.

L'exemplaire coûtera 60 fr., et paraîtra par petites livraisons à 50 cent., et par volume. Chaque livraison aura deux feuilles et deux gravures. La beauté et le fini des gravures, faites sur des aqua-relles de MM. Chasal, Traviès, Meunier, etc., etc., dessinateurs du Jardin des Plantes, ne laissent rien à désirer pour la précision et les détails, comme histoire naturelle; on peut en juger par les animaux qui sont imprimés en taille-douce sur les prospectus qui se distribuent dès à présent chez les éditeurs. — On souscrit à Paris, dans les mêmes bureaux indiqués pour le *Walter Scott* des mêmes éditeurs.

— De tout temps on a inventé une recherche dans l'intérêt de la toilette des femmes; parmi tous ces soins particuliers, que la plus grande beauté même ne peut dédaigner, il faut placer aujourd'hui le système épilatoire de M^{me} Dussert, qui a trouvé une composition qui enlève immédiatement et jusqu'à la racine les duvets du bras et du visage (on en fait l'épreuve avant d'acheter); des eaux à teindre les cheveux, la *Crème du Sérail*, qui blanchit et adoucit la peau à l'instant même qu'on en fait usage, recommandant particulièrement la maison de M^{me} Dussert, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 13.

— La saison, bien moins rigoureuse qu'on ne le pensait, a mis en défaut les approvisionnements d'hiver; c'est pour ce motif qu'une immense quantité de robes de chambre, simples ou élégantes, pour femmes et pour hommes, se trouvent maintenant à vendre au rabais, rue de Choiseul, n° 3.

A ce Numéro est jointe la planche 1325.

Manufacture de Boutons de CREPELLE, rue des Vieilles-Étuves-Saint-Martin, 4.

BOUTON A TISSU MÉTALLIQUE,

POUR BRETelles ET SOUS-PIEDS.

Nous appelons de nouveau l'attention de MM. les Tailleurs sur le bouton-bretelle à tissu métallique, dont la vogue atteste les précieux avantages. (Voir notre numéro du)

Ce bouton, qui est un véritable ornement pour le pantalon, par sa forme si gracieuse, son éclat et sa confection parfaite, est d'une solidité à toute épreuve; mais, indépendamment de ce double mérite, inappréciable pour le fashionable qui n'a plus à s'occuper du remplacement continu de ses boutons de bretelles et sous-pieds, il offre un avantage important au confectionnaire, dont l'aiguille le traverse en tous sens, sans tâtonnement aucun, tandis qu'il faut chercher un à un les trous des boutons ordinaires qui, d'ailleurs, ont tous, sans exception, le grave inconvénient de couper le fil qui les attache.

Du reste, il ne faut pas confondre le bouton à tissu métallique avec les contrefaçons françaises et anglaises, qui ne peuvent soutenir la comparaison sous le rapport de la fabrication, et dont l'intérieur, uniquement en toile, n'offre aucune solidité.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



ar pe-
haque
es. La
aqua-
, etc ,
aissent
étails,
er par
douce
résent
ans les
Scott

une
e des
liers,
peut
ui le
qui a
mmé-
uvets
reuve
re les
nchit
qu'on
lière-
e du
reuse
ut les
ur ce
robes
pour
uvent
e de

4.
méta-
n éclat
double
de ses
iguille
us des
r le fil

naïses
t l'in-



20 Février 1837.

1326.

Modes de Paris.

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, N° 21, près le passage de l'Opéra.

Coffure à la Chantrel des M^{lles} de M^{me} Dufay, r. Richelieu, 38. Robe en tulle broché des M^{lles} Delisle, façon des M^{lles} Kister, r. de Boule, 36. Veste et volant en dentelle d'or des M^{lles} Violard, r. Choiseul, 2.

Mess. J. & J. Peller, 34, Rathbone Place, Lond.